

JEAN-MICHEL ALBEROLA

TRANSFUGE, Juin - Juillet 2021

Vertiges de la surface

Où l'on retrouve à la galerie Daniel Templon, à la faveur d'une très belle expo, la peinture de Jean-Michel Alberola. Une jouissance de l'œil autant que du cerveau.

On ne sait plus où donner de l'œil lorsqu'on le confronte, cet œil, à celui de Jean-Michel Alberola. Qui voit, enregistre et peint tout, l'ensemble formant les mille mailles d'un labyrinthe réticulé. Bande-son rock décomposée en descriptions élémentaires sur une série (un titre, « Masters of War » par exemple, une date, une durée, un nom), comme ponctionnée par un archiviste des charts sur fond d'aplats rothkiens. Ailleurs, architectures banales, mais mal fichues, en noir et blanc, comme un sabotage du quotidien, et faut-il s'étonner que Kafka prête son nom à ces toiles ? Ailleurs encore, un quartette de monochromes qui répètent warholliennement le nom de l'actuelle souveraine d'Albion. Plus loin d'autres peintres entrent dans la danse, un bleu évoquant Miró, Tatlin, sans e, à l'anglaise, apparaissant dans un titre – et les titres, chez Alberola, ouvrent à des abîmes de méditation (qui est ce *Roi de Rien*, qui donne son nom à une série ?), avec une mention spéciale à la densité opaque et goguenarde, à la Lichtenberg, d' *Une surface légale et décorative donc surestimée*.

Bref, le plasticien français dont l'expo d'il y a cinq ans au Palais de Tokyo était fort opportunément baptisée *L'Aventure des détails* peinte en rhapsode, plongeant ses pinceaux dans un grand fourre-tout culturel. Mais chaque toile, pourtant, porte la patte d'Alberola. La remarque est banale, en ces temps où tout le monde revendique l'hybridité, l'hétérogène, etc. et où la vieille *coincidentia oppositorum* est devenue la norme de l'art contemporain. Sauf qu'Alberola réalise cette unité du divers en peintre, avec les moyens spécifiques de



Valse (Surface sonore) 2021. Courtesy Templon

la peinture. Et c'est là que réside son génie, au-delà de l'appropriation virtuose, post-surréaliste, d'une esthétique de l'éclatement, de la cannibalisation de toutes les cultures, et des noces du mot et de l'image.

Le trait d'union chez Alberola est la peinture et, moins sibyllins qu'ils n'y paraissent finalement, ses titres disent bien ce qu'il faut regarder : *Valse* (surface sonore), le déjà cité *Une surface légale et décorative donc surestimée*, ou encore et surtout *Surface inconnue*. C'est cette dernière, condition sine qua non de cet art de plans colorés, qu'Alberola interroge « littéralement et dans tous les sens », comme aurait dit Rimbaud qui s'invite d'ailleurs ici au détour d'un titre. Une interrogation qui, par son systématisme, devient une enquête philosophique sur la surface. Poser quelques mots, telle « surface inconnue », justement, sur des rectangles à la Rothko, c'est se demander ce qui sépare la page du support pictural. Suggérer, comme pris dans la couleur, un corps spectral de personnage, (*Le Roi de Rien XX*), c'est rappeler qu'une surface est un rideau, prétexte à un jeu d'apparitions et de disparitions, et voilà qu'on songe au voile de Maya, à toute une filière d'images et de concepts autour de la vérité et de l'illusion. Mais je m'arrête là, n'ayant fait que gratter la surface de l'expo.

LE ROI DE RIEN, LA REINE D'ANGLETERRE ET LES AUTRES
Exposition Jean-Michel Alberola Galerie Daniel Templon, jusqu'au 17 juillet